

**EMILY ST. JOHN
MANDEL**

Station Eleven



Rivages poche

Dans un monde où la civilisation s'est effondrée, une troupe itinérante d'acteurs et de musiciens parcourt la région du lac Michigan et tente de préserver l'espoir en jouant du Shakespeare et du Beethoven. Ceux qui ont connu l'ancien monde l'évoquent avec nostalgie, alors que la nouvelle génération peine à se le représenter. De l'humanité ne subsistent plus que l'art et le souvenir. Peut-être l'essentiel.

« De la belle et grande littérature ! » *Le Figaro littéraire*

Née au Canada en 1979, Emily St. John Mandel est l'auteur de *Dernière nuit à Montréal* (2009), *On ne joue pas avec la mort* (2010) et *Les Variations Sebastian* (2013), tous trois publiés en Rivages/noir. Succès international traduit dans une vingtaine de langues, finaliste du National Book Award, *Station Eleven* l'a imposée comme l'une des romancières les plus reconnues d'Amérique du Nord.

Traduit de l'anglais (Canada) par Gérard De Chergé

Du même auteur
aux Éditions Rivages

Dernière nuit à Montréal

On ne joue pas avec la mort

Les Variations Sebastian

Station Eleven

Emily St. John Mandel

Station Eleven

Traduit de l'anglais (Canada)
par Gérard de Chergé

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Cet ouvrage est publié sous la direction de François Guérif

Couverture : illustration de Sébastien Plassard

Édition originale : *Station Eleven* (Knopf, 2014)

© Emily St John Mandel, 2013

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la traduction française

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3736-1

En mémoire d'Emilie Jacobson

Le côté lumineux de la planète s'enfonce dans les ténèbres
Et les villes s'endorment, chacune à son heure
Et pour moi, aujourd'hui comme alors, c'en est trop.
Le monde est trop présent.

Czeslaw Milosz

LE THÉÂTRE

Le roi se tenait, à la dérive, dans une flaque de lumière bleue. C'était l'acte IV du *Roi Lear*, un soir d'hiver à l'Elgin Theatre de Toronto. En début de soirée, pendant que les spectateurs entraient dans la salle, trois fillettes – versions enfantines des filles de Lear – avaient joué à se taper dans les mains sur le plateau, et elles revenaient maintenant sous forme d'hallucinations dans la scène de la folie. Le roi titubant essayait de les attraper tandis qu'elles gambadaient çà et là dans les ombres. Il s'appelait Arthur Leander et avait cinquante et un ans. Des fleurs ornaient ses cheveux.

« Me reconnais-tu ? demanda le comédien qui interprétait Gloucester.

– Je me rappelle assez bien tes yeux », répondit Arthur, distrait par la version infantine de Cordelia.

Ce fut à ce moment-là que la chose se produisit. Son visage se crispa, il trébucha et tendit le bras vers une colonne, mais, évaluant mal la distance, se cogna durement le tranchant de la main.

« Au-dessous de la taille ce sont des Centaures », dit-il. Non seulement ce n'était pas la bonne réplique, mais il la

prononça d'une voix sifflante, à peine audible. Il nicha sa main contre sa poitrine, à la manière d'un oiseau blessé. L'acteur qui incarnait Edgar l'observait attentivement. On pouvait encore croire en cet instant qu'Arthur était emporté par son rôle mais, au premier rang de l'orchestre, un homme se leva de son siège. Il suivait une formation de secouriste paramédical. Sa petite amie le tira par la manche en chuchotant avec irritation : « Jeevan ! Qu'est-ce que tu fais ? » Lui-même n'aurait su le dire. Derrière, dans les rangs, on lui murmura de s'asseoir. Un placeur se dirigeait vers lui. Sur scène, la neige se mit à tomber.

« Le roitelet s'accouple, balbutia Arthur. Le roitelet... » Et Jeevan, qui connaissait très bien la pièce, s'aperçut que l'acteur était revenu une dizaine de répliques en arrière.

« Monsieur, dit le placeur, veuillez... »

Mais le temps était compté. Arthur Leander vacillait, les yeux dans le vague, et il devint évident pour Jeevan qu'il n'était plus dans la peau de Lear. Il écarta le placeur et s'élança vers les marches donnant accès au plateau, mais un deuxième ouvreure déboula dans l'allée, l'obligeant à se passer de l'escalier pour grimper sur la scène – plus haute qu'il ne l'avait cru. Il dut balancer un coup de pied au premier ouvreure qui se cramponnait à sa manche. Les flocons de neige, nota-t-il en passant, étaient des petits bouts de plastique translucide qui adhéraient à sa veste et lui frôlaient le visage. Edgar et Gloucester, distraits par le tumulte, ne regardaient pas Arthur qui était adossé à une colonne en contreplaqué, l'air absent. Des cris retentirent dans les coulisses et deux agents de sécurité s'approchèrent rapidement, mais Jeevan avait déjà rejoint Arthur. Il attrapa l'acteur dans ses bras à l'instant où celui-ci perdait

connaissance et il l'allongea par terre avec précaution. Les flocons tombaient dru autour d'eux, chatoyant dans la lumière bleu-blanc. Arthur ne respirait plus. Les vigiles s'étaient arrêtés à quelques pas, ayant apparemment fini par comprendre que Jeevan n'était pas un fan détraqué. La salle était un tourbillon de voix, de flash d'appareils photo, d'exclamations indistinctes dans le noir.

« Bon Dieu, murmura Edgar. Seigneur Jésus... » Il avait laissé tomber l'accent anglais qu'il avait adopté pendant la représentation et semblait maintenant, à l'entendre, originaire de l'Alabama, ce qui était bien le cas. Gloucester avait ôté le pansement qui lui couvrait la moitié du visage – à ce stade de la pièce, son personnage s'était fait crever les yeux – et paraissait cloué sur place. Il ouvrait et fermait la bouche comme un poisson.

Le cœur d'Arthur ne battait pas. Jeevan pratiqua un massage cardiaque. Un ordre fusa et le rideau s'abaissa, frou-frou de tissu qui retrancha le public de l'équation et réduisit de moitié l'éclairage de la scène. Les flocons en plastique virevoltaient toujours. Les agents de sécurité n'étaient plus là. Les lumières changèrent et le bleu-blanc de la tempête céda la place à une clarté fluorescente, presque jaune en comparaison. Jeevan s'activa en silence dans cette lumière margarine, jetant de brefs coups d'œil sur le visage d'Arthur. *Allez !* pensa-t-il. *Allez !* L'acteur avait les yeux clos. Quelqu'un secoua le rideau, côté salle, cherchant à tâtons une ouverture, et un homme plus âgé, en costume gris, vint s'agenouiller de l'autre côté d'Arthur.

« Je suis cardiologue, dit-il. Walter Jacobi. »

Il avait les yeux grossis par des lunettes à double foyer et les cheveux clairsemés au sommet du crâne.

« Jeevan Chaudhary. »

Jeevan n'aurait su dire depuis combien de temps il était là. Des gens s'agitaient autour de lui, mais ils semblaient flous et lointains, sauf Arthur et ce médecin qui venait de les rejoindre. C'était comme s'ils se trouvaient tous les trois dans l'œil du cyclone, en zone calme. Walter toucha avec douceur le front de l'acteur, tel un père apaisant un enfant fiévreux.

« Ils ont appelé une ambulance », dit-il.

Le rideau baissé conférait à la scène une intimité surprenante. Jeevan pensait au jour où il avait interviewé Arthur à Los Angeles, des années auparavant, durant sa brève carrière de journaliste people. Il pensait à sa compagne, Laura, en se demandant si elle l'attendait encore à sa place, au premier rang, ou si elle était sortie dans le foyer. Il pensait : *Je vous en prie, respirez, je vous en prie...* Il pensait au quatrième mur que formait le rideau, faisant de la scène une vaste pièce dotée d'un espace caverneux en guise de plafond, avec des passerelles et des projecteurs fantomatiques entre lesquels une âme pouvait s'éclipser sans se faire remarquer. *Quelle idée ridicule !* songea-t-il. *Ne sois donc pas stupide.* N'empêche qu'il sentit un picotement sur sa nuque, comme si on l'observait du dessus.

« Voulez-vous que je prenne le relais ? » proposa Walter.

Comprenant que le cardiologue se sentait inutile, Jeevan acquiesça, ôta ses mains de la poitrine d'Arthur et lui céda la place.

Pas tout à fait une pièce, rectifia-t-il en parcourant la scène du regard. Elle avait quelque chose de trop transitoire : ces embrasures de portes, ces recoins sombres entre les coulisses, l'absence de plafond... On aurait plutôt dit

un terminal, une gare ou un aéroport, un endroit où les gens passent rapidement. L'ambulance était arrivée et deux urgentistes s'avancèrent dans l'extravagante tempête de neige pour se pencher, tels des corbeaux, sur l'acteur à terre : un homme et une femme en uniforme foncé, elle si jeune qu'on aurait pu la prendre pour une adolescente. Ils bousculèrent Jeevan, qui se releva et s'écarta. La colonne contre laquelle s'était effondré Arthur se révéla lisse et vernie sous ses doigts, le bois peint imitant l'aspect de la pierre.

Partout, il y avait des machinistes, des comédiens, des fonctionnaires anonymes équipés d'écritoires à pinces. Jeevan entendit l'un d'eux maugréer : « Bon sang, on ne peut pas arrêter cette foutue neige ? » Près du rideau, Regan et Cordelia se tenaient par la taille en pleurant ; Edgar était assis en tailleur par terre, une main sur la bouche. Goneril parlait à mi-voix dans son portable, les yeux assombris par ses faux cils.

Personne ne faisait attention à Jeevan, et il comprit que son rôle dans le spectacle était terminé. Les urgentistes ne parvenaient apparemment pas à ranimer Arthur. Il eut envie de retrouver Laura. Elle l'attendait sans doute, bouleversée, dans le foyer. Peut-être – c'était une considération lointaine, mais néanmoins présente – trouverait-elle admirable le comportement de Jeevan.

Quelqu'un réussit enfin à stopper la chute de neige, et les derniers flocons translucides voltigèrent paresseusement. Jeevan cherchait le moyen le plus facile de quitter le plateau quand il entendit un sanglot. Il y avait là une fillette qu'il avait remarquée précédemment, l'une des petites actrices, agenouillée à côté du premier pilier sur sa gauche. Jeevan

avait vu la pièce quatre fois, mais jamais avec des enfants, et cette innovation dans la mise en scène lui avait plu. La fillette devait avoir sept ou huit ans. Elle s'essuyait les yeux en un geste répétitif qui laissait des traînées de maquillage sur son visage et sur le dos de sa main.

« Écartez-vous », dit l'un des urgentistes, et l'autre se recula pendant qu'il administrait un choc électrique à la victime.

« Bonjour », dit Jeevan à la petite fille.

Il s'accroupit devant elle. Pourquoi ne l'avait-on pas éloignée d'ici ? Elle observait les urgentistes. Il n'avait aucune expérience des enfants, même s'il avait toujours désiré en avoir un ou deux, et il ne savait pas trop comment leur parler.

« Écartez-vous », répéta l'urgentiste.

« Ce n'est pas un spectacle pour toi, hasarda Jeevan.

– Il va mourir, hein ? balbutia-t-elle entre deux sanglots.

– Je ne sais pas. » Il aurait voulu la rassurer, mais il devait reconnaître que les choses se présentaient mal. Arthur gisait par terre, immobile après deux défibrillations, et Walter lui tenait le poignet d'un air sombre en guettant le retour du pouls. « Comment tu t'appelles ?

– Kirsten, répondit-elle. Kirsten Raymonde. » Son maquillage de scène était déconcertant.

« Où est ta maman, Kirsten ?

– Elle doit venir me chercher à onze heures.

– C'est fini, annonça l'urgentiste.

– Qui s'occupe de toi, alors, en attendant ?

– Tanya, la coach. » Comme la fillette continuait de regarder fixement Arthur, Jeevan se déplaça pour lui boucher la vue.

« Vingt et une heures quatorze, déclara Walter Jacobi.
– La coach ? répéta Jeevan.
– C'est comme ça qu'on l'appelle. Elle s'occupe de moi quand je suis au théâtre. »

Un homme en costume était apparu côté jardin et parlait d'un ton pressant aux urgentistes, qui sanglaient Arthur sur un brancard. Avec un haussement d'épaules, l'un d'eux rabattit la couverture pour appliquer un masque à oxygène sur le visage de l'acteur. Jeevan comprit que ce subterfuge était destiné à la famille, pour qu'elle n'apprenne pas le décès d'Arthur par le J.T. du soir. Cette marque de délicatesse le toucha.

Il se redressa et tendit la main à l'enfant qui reniflait.
« Viens, dit-il, on va essayer de dénicher Tanya. Elle te cherche certainement. »

En fait, c'était peu probable ; si Tanya avait cherché sa protégée, elle l'aurait sûrement déjà trouvée. Il conduisit la petite fille dans les coulisses, où régnait un véritable chaos : brouhaha, allées et venues, urgentistes criant de dégager le passage pour le brancard d'Arthur, escorté par Walter. La procession disparut dans le couloir, en direction de l'entrée des artistes, et le vacarme enfla encore dans son sillage, entre ceux qui pleuraient, ceux qui hurlaient dans leurs portables, ceux qui, massés par petits groupes, se racontaient et re-racontaient l'histoire – « Et tout à coup, le voilà qui tombe sous mes yeux » –, ceux qui aboyaient des ordres ou ignoraient les ordres aboyés par d'autres.

« Tous ces gens..., dit Jeevan, qui n'aimait guère la foule. Est-ce que tu aperçois Tanya ?

– Non. Je ne la vois nulle part.

– Dans ce cas, nous allons rester ici et attendre qu'elle nous trouve. »

Il se rappelait avoir lu ce conseil dans une brochure expliquant ce qu'il fallait faire si on se perdait dans les bois. Quelques chaises étaient adossées au mur du fond ; il s'assit sur l'une d'elles, d'où il voyait l'envers du décor en contreplaqué non peint. Un machiniste balayait les flocons de neige.

« Est-ce qu'Arthur va guérir ? » Perchée sur le siège voisin, Kirsten serrait le tissu de sa robe dans ses petits poings.

« Tout à l'heure, dit Jeevan, il faisait la chose qu'il aimait le plus au monde. » Il fondait cette affirmation sur une interview d'Arthur qu'il avait lue un mois auparavant dans *The Globe and Mail* – « Toute ma vie, j'ai attendu d'être assez vieux pour jouer Lear, et je n'aime rien tant que d'être sur scène, le contact direct avec le public... » – mais, avec le recul, les mots sonnaient creux. Arthur était avant tout un acteur de cinéma, et qui à Hollywood est impatient de vieillir ?

Kirsten garda le silence. Jeevan enchaîna :

« Je veux dire par là que si la dernière chose qu'il a faite sur terre est de jouer la comédie, alors il devait certainement être heureux.

– Est-ce que c'est la dernière chose qu'il a faite sur terre ?

– Je crois, oui. Je suis désolé. »

La neige formait un tas scintillant derrière le décor, une petite montagne. Au bout d'un moment, Kirsten déclara :

« C'est ce que j'aime le plus au monde, moi aussi.

– Quoi donc ?

– Jouer la comédie. »

À cet instant, une jeune femme au visage baigné de larmes émergea de la foule, les bras tendus. Accordant à peine un coup d'œil à Jeevan, elle prit la main de Kirsten, qui regarda une fois par-dessus son épaule avant de disparaître.

Jeevan se leva et retourna sur la scène. Personne ne l'en empêcha. Il s'attendait plus ou moins à voir Laura là où il l'avait laissée, au milieu du premier rang – combien de temps s'était-il écoulé ? –, mais quand il écarta les rideaux de velours, le public était parti et les placeurs balayaient, ramassant les programmes abandonnés par terre, une écharpe oubliée sur le dossier d'un siège. Il sortit dans le foyer richement décoré et tapissé de rouge ; quelques spectateurs y traînaient encore, mais Laura n'était pas parmi eux. Il essaya de la rejoindre, seulement elle avait éteint son portable pour la représentation et ne l'avait apparemment pas rallumé.

« Laura, dit-il à la boîte vocale, je suis dans le foyer. Je ne sais pas où tu es. »

Il se posta sur le seuil des toilettes pour dames et se renseigna auprès de l'employée, qui lui répondit qu'il n'y avait personne. Il fit le tour du foyer et se rendit au vestiaire, où son pardessus était l'un des derniers encore accrochés aux cintres. Le manteau bleu de Laura n'était plus là.

*

Il neigeait dans Yonge Street. En sortant du théâtre, Jeevan fut surpris par ces flocons qui faisaient écho à ceux, en plastique translucide, qui adhéraient encore à sa veste.

Une demi-douzaine de paparazzi avaient passé la soirée devant l'entrée des artistes. Arthur n'était plus aussi célèbre qu'autrefois, mais ses photos se vendaient toujours, surtout maintenant qu'il était engagé dans un divorce homérique avec une actrice/mannequin qui l'avait trompé dans les bras d'un metteur en scène.

Jusque tout récemment, Jeevan avait lui-même été un paparazzi. Il avait espéré se faufiler devant ses anciens confrères sans se faire remarquer, mais ceux-ci possédaient, entre autres talents professionnels, celui de repérer les gens qui cherchaient à les éviter. Ils fondirent aussitôt sur lui.

« Tu as l'air en forme, dit l'un. Chouette manteau que tu as là. » Jeevan portait son caban, qui, sans être tout à fait assez chaud, présentait l'avantage de le faire moins ressembler à ses anciens collègues, qui avaient une prédilection pour les doudounes et les jeans. « Où étais-tu passé, mec ?

– J'ai travaillé dans un bar. Et suivi une formation de secouriste paramédical.

– Les urgences ? Sans blague ? Tu veux gagner ta vie en ramassant des poivrots sur le trottoir ?

– Je veux faire quelque chose d'utile, si c'est le sens de ta question.

– Ouais, bon. Tu assistais bien à la représentation, dis-moi ? Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Plusieurs d'entre eux discutaient dans leurs portables. « Crois-moi, le gars est mort, disait l'un. D'accord, la neige brouille un peu la photo, mais regarde la tête qu'il a sur celle que je viens de t'envoyer, où les infirmiers l'embarquent dans l'ambulance...

– J’ignore ce qui s’est passé, répondit Jeevan. Ils ont juste baissé le rideau au milieu du quatrième acte. » D’une part, il n’avait pas envie de parler à qui que ce soit, sauf peut-être à Laura ; d’autre part, il n’avait pas envie de leur parler à eux, en particulier. « Vous l’avez vu quand ils l’ont emmené ?

– Ils l’ont évacué sur un brancard par l’entrée des artistes, intervint l’un des photographes qui fumait une cigarette à petits gestes nerveux, saccadés. Urgentistes, ambulance... la totale.

– Comment allait-il ?

– Honnêtement ? Il avait l’air d’un putain de cadavre.

– Le botox a ses limites, ironisa un autre.

– Quelqu’un a fait une déclaration ?

– Un type en costard est venu nous parler. Épuisement et... attends voir... déshydratation. » Rires. « Chez ces gens-là, il s’agit toujours d’épuisement et de déshydratation, tu as remarqué ?

– Faudrait quand même les mettre au courant, ces acteurs, reprit l’homme au botox. Quelqu’un devrait avoir le courage d’en prendre un ou deux dans un coin et de leur dire : “Écoutez, les gars, faites passer le mot : il faut absorber des liquides et dormir de temps à autre, O. K. ?”

– Je crains d’en avoir vu encore moins que vous », dit Jeevan.

Faisant semblant de recevoir un appel important, il s’éloigna dans la rue, son portable froid collé à l’oreille. Il se faufila dans une embrasure de porte, un demi-bloc plus loin, et composa à nouveau le numéro de Laura. Toujours pas de réponse.

S'il appelait un taxi, il serait chez lui en une demi-heure, mais ça lui plaisait d'être dehors, dans l'air limpide, à l'écart des autres. À présent, la neige tombait plus dru. Il se sentait vivant à un point extravagant, culpabilisant. Quelle injustice, son cœur qui pompait à la perfection pendant qu'Arthur gisait quelque part, immobile et glacé. Il remonta Yonge Street vers le nord, les mains enfouies dans les poches de son caban, les flocons lui picotant le visage.

Jeevan habitait à Cabbagetown, au nord-est du théâtre. C'était le genre de promenade qu'il faisait à vingt ans sans même y penser – quelques kilomètres de rues où passaient des tramways rouges –, mais cela ne lui était plus arrivé depuis un certain temps et il n'était pas sûr d'en avoir le courage maintenant. Cependant, quand il tourna à droite dans Carlton Street, il fut emporté par son élan et dépassa le premier arrêt de tram.

Il atteignit Allan Gardens Park, situé plus ou moins à mi-parcours, et c'est là qu'une joie incongrue le prit par surprise. *Arthur est mort, se dit-il, tu n'as pas pu le sauver, il n'y a pas de quoi être heureux.* Et pourtant, si : il exultait, car il s'était demandé toute sa vie quel métier il pourrait bien exercer et il était maintenant certain – absolument certain – de vouloir devenir secouriste paramédical. Dans les moments où d'autres ne pouvaient que regarder, impuissants, il voulait être celui qui intervient.

Il éprouva le désir absurde de courir dans le parc. Celui-ci était rendu étranger par la tempête : neige et ombres mêlées, silhouettes noires des arbres, reflet subaquatique du dôme en verre d'une serre. Enfant, il avait aimé rester allongé sur le dos, dans le jardin, à regarder

les flocons tomber sur lui. Cabbagetown était visible quelques blocs plus loin, avec les lumières de Parliament Street voilées par la neige. Son portable vibra dans sa poche. Il s'arrêta pour lire le texto de Laura : *Je suis rentrée, j'avais la migraine. Peux-tu acheter du lait ?*

Et là, tout son élan le quitta. Il ne put aller plus loin. Les places de théâtre avaient été pour lui un geste romantique, du genre « passons une soirée en amoureux au lieu de nous disputer sans cesse », et elle l'avait abandonné pour rentrer à la maison, le laissant sur scène pratiquer un massage cardiaque sur un acteur mort – et voilà en plus qu'elle lui demandait d'acheter du lait ! Maintenant qu'il avait cessé de marcher, Jeevan avait froid. Ses orteils étaient engourdis. La magie de la tempête l'avait déserté et le bonheur qu'il ressentait quelques instants plus tôt s'estompait déjà. La nuit était noire et remplie de bruissements, la neige tombait, abondante et feutrée, réduisant les voitures garées dans la rue à d'informes silhouettes aux moelleux contours. Il redoutait ce qu'il risquait de dire à Laura s'il allait la retrouver. Il songea à se rendre dans un bar quelconque, mais il ne voulait parler à personne – et, à la réflexion, il n'avait pas spécialement envie de se saouler. Juste d'être seul un moment, le temps de décider où aller. Il pénétra dans le parc silencieux.

Il ne restait plus que quelques personnes à l'Elgin Theatre. Dans l'un des ateliers, une femme lavait des costumes de scène ; non loin d'elle, un homme en repassait d'autres. Une actrice – l'interprète de Cordelia – buvait de la tequila dans les coulisses avec l'assistant-régisseur. Un jeune machiniste passait la serpillière sur le plateau en dodelinant de la tête au rythme de la musique diffusée par son iPod. Dans une loge, la coach qui avait pour mission de veiller sur les petites actrices s'efforçait de consoler la fillette en pleurs qui avait été témoin de la mort d'Arthur.

Six traînards s'étaient repliés vers le bar du foyer où, par bonheur, un barman officiait encore. Outre le régisseur, il y avait là Edgar et Gloucester, un maquilleur, Goneril et un producteur qui avait assisté à la représentation. Pendant que Jeevan pataugeait dans les congères de l'Allan Gardens Park, le barman servait un whisky à Goneril. La conversation portait sur la nécessité d'informer les proches d'Arthur.

« Mais *qui* avait-il comme famille ? » interrogea Goneril, perchée sur un tabouret. Elle avait les yeux rougis. Sans

maquillage, son visage avait l'aspect du marbre ; le barman n'avait jamais vu une peau si pâle, sans le moindre défaut. Hors de scène, elle paraissait beaucoup plus petite, et aussi beaucoup moins malfaisante. « *Qui ?*

– Il avait un fils, répondit le maquilleur. Tyler.

– Quel âge ?

– Sept, huit ans ? » Le maquilleur connaissait précisément l'âge du fils d'Arthur, mais il ne voulait pas montrer aux autres qu'il lisait la presse à sensation. « Je crois qu'il vit en Israël avec sa mère, à Jérusalem ou Tel-Aviv. » Il savait que c'était Jérusalem.

« Ah ! oui, cette actrice blonde, intervint Edgar. Elizabeth, c'est ça ? Eliza ? Un prénom dans ce goût-là.

– L'ex-épouse numéro trois ? » Le producteur.

« Je crois que la mère du gamin était l'ex numéro deux.

– Pauvre gosse, dit le producteur. Arthur avait-il quelqu'un dans sa vie ? »

La question provoqua un silence gêné. Arthur entretenait depuis quelque temps une liaison avec la femme qui s'occupait des petites actrices. Tous le savaient, sauf le producteur, mais aucun ne savait si les autres étaient au courant. Ce fut Gloucester qui prononça le nom de l'intéressée.

« Où est Tanya ?

– Qui est Tanya ? s'enquit le producteur.

– Elle doit être dans la loge des enfants. L'une des fillettes n'a pas encore été récupérée par sa mère. » Le régisseur n'avait jamais vu mourir quelqu'un avant ce soir-là. Il avait besoin d'une cigarette.

« Bon, qui y a-t-il d'autre ? reprit Goneril. Tanya, le petit garçon, toutes les ex-femmes, et puis ? Des parents, des frères et sœurs ?

– Qui est Tanya ? répéta le producteur.
– On parle de combien d'ex, là ? demanda le barman en essuyant un verre.

– Il a un frère, déclara le maquilleur, mais je ne me rappelle pas son nom. J'ai juste entendu Arthur dire un jour qu'il avait un frère cadet.

– Trois ou quatre, je crois, répondit Goneril, s'adressant au barman. Trois ?

– Trois. » Le maquilleur refoula ses larmes d'un battement de paupières. « Mais j'ignore si le dernier divorce a été officiellement prononcé.

– Donc, Arthur n'était marié à personne quand... il n'était donc pas marié ce soir ? » Le producteur se rendait bien compte du ridicule de sa question, mais il ne voyait pas comment la formuler autrement. Arthur Leander était entré dans ce théâtre quelques heures plus tôt, et penser qu'il n'y reviendrait pas le lendemain semblait inconcevable.

« Trois divorces, dit Gloucester. Vous imaginez ? » Lui-même récemment divorcé, il essayait de se rappeler les derniers mots que lui avait dits Arthur. Une remarque se rapportant à un blocage au deuxième acte ? Il aurait bien voulu s'en souvenir. « A-t-on prévenu quelqu'un ? Qui faut-il appeler ?

– Je vais devoir téléphoner à son avocat », dit le producteur.

Solution évidente, mais tellement déprimante qu'ils burent en silence pendant plusieurs minutes avant que l'un d'eux se décide à reprendre la parole.

« Son *avocat*, murmura le barman. Bon sang, quelle misère ! Tu meurs et on appelle ton *avocat*...

– Qui d’autre voudrais-tu appeler ? demanda Goneril. Son agent ? Le fils de sept ans ? Les ex-épouses ? Tanya ?

– Je sais, je sais. Je trouve ça moche, c’est tout. »

Le silence retomba. Quelqu’un fit observer qu’il neigeait abondamment, et ils purent constater à travers les portes vitrées du hall que c’était vrai. Vue du bar, la neige était presque une abstraction, un film sur le mauvais temps dans une rue déserte.

« Eh bien... buvons à Arthur », dit le barman.

Dans la loge des enfants, Tanya donnait à Kirsten un presse-papiers. « Tiens, dit-elle en lui mettant l’objet dans les mains. Je vais encore essayer de joindre tes parents, et toi tu arrêtes de pleurer et tu regardes cette jolie boule... » Et Kirsten, haletante, les yeux larmoyants, à quelques jours de fêter son huitième anniversaire, contempla l’objet en pensant que c’était le cadeau le plus beau, le plus merveilleux, le plus étrange qu’on lui ait jamais offert : une boule en verre dans laquelle était emprisonnée une nuée d’orage.

Dans le foyer, les personnes rassemblées au bar trinquèrent à Arthur et restèrent encore quelques minutes à boire avant de se séparer, chacun partant de son côté dans le tourbillon de flocons.

De tous ceux qui étaient présents ce soir-là, ce fut le barman qui survécut le plus longtemps. Il mourut trois semaines plus tard, sur la route, en quittant la ville.

Jeevan erra, seul, dans l'Allan Gardens Park. Il se laissa attirer par la lumière froide de la serre, les congères lui arrivant à mi-mollet, plaisir d'enfance d'être le premier à laisser des empreintes. Quand il regarda à travers la vitre, il fut apaisé par le paradis intérieur, les fleurs tropicales brouillées par le verre embué, les frondes de palmiers qui lui rappelèrent des vacances à Cuba, des années auparavant. Il décida finalement d'aller voir son frère. Il avait très envie de raconter sa soirée à Frank, aussi bien la tragédie de la mort d'Arthur que la révélation de ce qu'il voulait faire dans la vie : secouriste paramédical. Jusqu'à ce soir, il n'en avait pas été certain. Depuis le temps qu'il cherchait un métier... Il avait été barman, paparazzi, journaliste people, puis de nouveau paparazzi, puis de nouveau barman – et cela ne couvrait que les douze dernières années.

Frank habitait une tour de verre qui donnait sur le lac, à la lisière sud de la ville. Jeevan sortit du parc, attendit un moment sur le trottoir, sautillant sur place pour se réchauffer, puis monta dans un tramway – semblable

à un bateau émergeant de la nuit – et appuya son front contre la vitre tandis que la rame progressait lentement dans Carlton Street, suivant l’itinéraire par où Jeevan était venu. La tempête formait presque un rideau blanc et le tram avançait au pas. Il avait mal aux mains d’avoir comprimé le cœur récalcitrant d’Arthur. Tristesse d’avoir échoué, souvenirs d’avoir photographié l’acteur à Hollywood, bien des années plus tôt. Il pensait à la petite fille, Kirsten Raymonde, éclatante dans son maquillage de scène ; au cardiologue agenouillé dans son costume gris ; aux rides du visage d’Arthur, aux derniers mots qu’il avait prononcés – « Le roitelet... » – et cela le fit penser aux oiseaux, à Frank muni de ses jumelles, les rares fois où ils avaient observé les oiseaux ensemble ; à la robe d’été préférée de Laura, bleue avec une myriade de perroquets jaunes. Laura, qu’allaient-ils devenir ? Il était encore possible qu’il rentre à la maison, plus tard, ou qu’elle l’appelle d’une minute à l’autre pour s’excuser. À présent, Jeevan était presque de retour à son point de départ. Quelques blocs plus loin, le théâtre était fermé, toutes lumières éteintes. Le tramway s’immobilisa juste avant Yonge Street et il vit trois personnes en train de pousser une voiture bloquée au milieu de la voie, les roues patinant dans la neige. Son portable vibra de nouveau dans sa poche, mais cette fois ce n’était pas Laura.

« Hua », dit-il.

Il considérait Hua comme son ami le plus proche, même s’ils se voyaient rarement. Ils avaient été barmen ensemble pendant deux ans, juste après l’université,

pendant que Hua préparait son MCAT¹ et que Jeevan essayait, sans succès, de s'établir comme photographe de mariage. Et puis Jeevan avait suivi un autre ami à Los Angeles pour prendre en photo des acteurs tandis que Hua faisait ses études de médecine. Aujourd'hui, celui-ci travaillait de longues heures à l'hôpital général de Toronto.

« Tu as regardé les nouvelles ? demanda Hua avec une singulière intensité.

– Ce soir ? Non, j'étais au théâtre. À ce propos, tu ne vas pas le croire, j'ai...

– Attends, écoute, réponds-moi franchement : est-ce que tu vas piquer une de tes crises de panique si je te dis quelque chose de vraiment, vraiment grave ?

– Je n'ai pas fait de crise depuis trois ans. Mon médecin a dit que c'était simplement un épisode passager lié au stress, tu le sais bien.

– O. K. Tu as entendu parler de la grippe de Géorgie ?

– Évidemment. J'essaie quand même de suivre l'actualité. »

La veille, on avait annoncé l'apparition alarmante d'un nouveau virus en république de Géorgie, en avançant des chiffres contradictoires sur le taux de mortalité et le nombre de victimes. On avait donné peu de détails. Les médias avaient baptisé ce virus « la grippe de Géorgie », nom que Jeevan trouvait d'un charme désarmant.

« J'ai une patiente en soins intensifs, déclara Hua. Une adolescente de seize ans, arrivée de Moscou par avion hier soir et admise aux urgences tôt ce matin avec les

1. Medical College Admissions Test : examen d'admission aux études de médecine. (N.d.T.)

symptômes de la grippe. » Jeevan perçut alors l'épuisement dans la voix de son ami. « Ça ne se présente pas bien pour elle. Et en milieu de matinée, nous avons déjà douze autres patients, mêmes symptômes, qui étaient tous dans le même vol. À les entendre, ils ont commencé à se sentir mal dans l'avion.

– Des parents ? Des amis de la fille ?

– Aucune relation. Ils ont tous embarqué à bord du même vol à Moscou, c'est tout.

– Et elle... ?

– Je ne pense pas qu'elle s'en sorte. Nous avons donc ce premier groupe de malades, les passagers en provenance de Moscou. Et puis cet après-midi, un nouveau patient s'est présenté. Mêmes symptômes, mais lui n'était pas dans l'avion. Il est juste employé à l'aéroport.

– Je ne suis pas sûr de...

– Un agent de surveillance, enchaîna Hua. Son seul contact avec les autres patients, c'est d'avoir parlé avec l'un d'entre eux qui lui demandait où prendre la navette pour l'hôtel.

– Oh, fit Jeevan. Ça a l'air sérieux, en effet. » Le tram était toujours bloqué derrière la voiture enlisée. « Donc, tu travailles tard ce soir, j'imagine ?

– Tu te rappelles l'épidémie de SRAS¹ ? La conversation que nous avons eue à l'époque ?

– Je me rappelle t'avoir téléphoné de Los Angeles quand j'ai appris que ton hôpital était placé en quarantaine, mais je ne me souviens pas de ce que je t'ai dit.

– Tu étais paniqué. Il a fallu que je te raisonne.

1. Syndrome respiratoire aigu sévère. (N.d.T.)

– O. K., c'est bien possible. Mais je dois dire pour ma défense que les journaux étaient très alar...

– Tu m'avais demandé de t'appeler si jamais il y avait une véritable épidémie.

– Je m'en souviens.

– Nous avons admis à l'hôpital plus de deux cents malades de la grippe depuis ce matin, dit Hua. Cent soixante au cours des trois dernières heures. Quinze d'entre eux sont morts. Les soins intensifs sont pris d'assaut. Nous avons installé des lits dans les couloirs. Le ministère de la Santé s'apprête à publier un communiqué. » Jeevan comprit alors que Hua n'était pas seulement exténué. Il avait peur.

Jeevan tira le cordon de sonnette et se dirigea vers la porte arrière, observant du coin de l'œil les autres passagers. La jeune femme avec son sac à provisions, l'homme en costume trois-pièces absorbé dans un jeu sur son portable, le couple âgé qui conversait calmement en hindi. L'un ou l'autre d'entre eux venait-il de l'aéroport ? Il percevait avec acuité leur respiration autour de lui.

« Je sais à quel point tu peux être paranoïaque, reprit Hua. Crois-moi, tu es la dernière personne que j'appellerais si je pensais que c'était anodin, mais... »

Jeevan frappa la vitre du plat de la main. Qui avait touché cette porte avant lui ? Le chauffeur lui lança un regard noir par-dessus son épaule mais le laissa descendre. Il sortit dans la tempête et les portes se refermèrent en chuintant derrière lui.

« Mais tu ne penses pas que ce soit anodin. » Jeevan passa devant la voiture toujours immobilisée, dont les roues

chassaient vainement dans la neige, et s'engagea dans Yonge Street.

« Je suis certain que ça ne l'est pas. Écoute, il faut que j'y retourne.

– Hua, tu t'es occupé de ces patients toute la journée ?

– Je vais bien, Jeevan, ça va aller. Je dois te laisser. Je te rappelle plus tard. »

Jeevan rempocha son téléphone, tourna au sud à l'extrémité de la rue, vers le lac et vers la tour où habitait son frère. *Est-ce que tu vas bien, Hua mon ami, ou est-ce que ça va aller ?* Il était profondément perturbé. Les lumières de l'Elgin Theatre, juste devant. L'intérieur était obscur et les affiches annonçaient encore *Le Roi Lear*, avec Arthur qui levait les yeux dans la lumière bleutée, des fleurs dans les cheveux, le corps inerte de Cordelia, morte, dans les bras. Jeevan resta un moment à observer les affiches avant de se remettre lentement en marche, pensant à l'étrange appel de Hua. Yonge Street était quasiment déserte. Il s'arrêta pour reprendre son souffle sur le seuil d'une boutique de bagages et regarda un taxi progresser laborieusement dans la rue non déblayée, ses phares éclairant le tourbillon de flocons, vision qui le ramena un instant sur la scène de l'Elgin Theatre, au milieu de la fausse tempête de neige. Il secoua la tête pour chasser l'image du regard vide d'Arthur et poursuivit son chemin sous la Gardiner Expressway, parmi les ombres et les lumières orangées, jusqu'à la lisière sud de Toronto. Il était hébété, épuisé.

Le blizzard était plus féroce sur Queens Quay, le vent soufflait en rafales sur le lac. Jeevan avait enfin atteint le building de Frank quand Hua rappela.

« Je pensais justement à toi, dit Jeevan. Est-ce vraiment...? »

– Écoute, l'interrompt Hua, il faut que tu quittes la ville.

– Quoi ? Cette nuit ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Je n'en sais rien, Jeevan, pour faire court. Je ne sais pas ce qui se passe. C'est une forme de grippe, ça oui, mais je n'en ai jamais vu de pareille. Elle se propage à une telle vitesse...

– Ça empire ?

– Les urgences sont bondées, ce qui pose un problème, parce que la moitié du personnel est trop malade pour travailler.

– Ils ont été contaminés par les patients ? »

Dans le hall du building de Frank, le portier de nuit feuilletait un journal, sous une énorme toile abstraite – dans les tons gris et rouge – accrochée au mur et éclairée par une rampe. L'homme et le tableau se reflétaient en striures dans le parquet ciré.

« C'est la période d'incubation la plus rapide que j'aie jamais vue. Je viens de visiter une patiente, une aide soignante qui travaille à l'hôpital et qui était de service quand les premiers malades sont arrivés ce matin. Elle est rentrée chez elle plus tôt parce qu'elle se sentait souffrante, son petit ami l'a ramenée ici en voiture il y a deux heures et maintenant elle est sous respiration artificielle. Si tu es exposé au virus, tu tombes malade en quelques heures.

– Tu penses qu'il va se propager à l'extérieur de l'hôpital... ? » Jeevan avait des difficultés à raisonner clairement.

« Non, je sais que c'est déjà fait. Il s'agit d'une épidémie foudroyante. Si elle se répand ici, elle se répand dans toute la ville, et je n'ai jamais vu ça.

– Tu penses que je devrais...

– Je pense que tu devrais partir immédiatement. Ou si tu ne peux pas, fais au moins un stock de provisions et ne sors pas de chez toi. Je te quitte, j'ai d'autres coups de fil à donner. »

Il raccrocha. Le portier de nuit tourna une page de son journal. Si ç'avait été un autre que Hua, Jeevan ne l'aurait pas cru, mais il n'avait jamais connu un homme aussi doué pour l'euphémisme. Si Hua disait qu'il s'agissait d'une épidémie, c'est que le mot *épidémie* n'était pas assez fort. Jeevan fut soudain terrassé par la certitude que cette maladie décrite par son ami allait être la ligne de démarcation entre un *avant* et un *après*, un trait tiré sur sa vie.

Il lui vint à l'esprit qu'il n'avait peut-être pas beaucoup de temps. Il se détourna du building de Frank, passa devant le café obscur, sur la jetée du petit port rempli de bateaux de plaisance lestés de neige, et entra dans la supérette qui se trouvait du côté opposé. Il resta une seconde sur le seuil, clignant des yeux à la lumière. Seuls deux ou trois clients arpentaient les allées. Il aurait dû contacter quelqu'un, il le sentait, mais qui ? Hua était son seul ami proche. Son frère, il le verrait dans quelques minutes. Ses parents étaient morts et il ne pouvait pas encore se résoudre à parler à Laura. Il attendrait d'être arrivé chez Frank, décida-t-il, puis, après avoir écouté les infos, il consulterait le répertoire de son portable et appellerait tous les gens qu'il connaissait.

Au-dessus du comptoir de développement des photos, un petit téléviseur diffusait des nouvelles sous-titrées. Jeevan s'en approcha. Images d'une présentatrice filmée devant l'hôpital général de Toronto, sous la neige – texte blanc défilant sur l'écran. Cet hôpital et deux autres établissements de la ville avaient été placés en quarantaine. Le ministère de la Santé confirmait une épidémie de grippe de Géorgie. Aucun chiffre n'était dévoilé pour l'instant, mais il y avait des victimes ; d'autres informations seraient communiquées ultérieurement. On laissait entendre que les autorités russes et géorgiennes avaient été rien moins que transparentes sur la gravité de la crise qui sévissait là-bas. Tout le monde était prié de garder son sang-froid.

Les notions de Jeevan sur la façon de se préparer aux catastrophes étaient entièrement basées sur des films d'action, et il en avait vu beaucoup. Il commença par l'eau, entassant dans l'un des énormes chariots autant de bouteilles et de packs qu'il put en caser. Tandis qu'il se dirigeait vers les caisses en se débattant avec le lourd caddie, il eut un instant de doute – ne dramatisait-il pas ? –, mais il était parti sur sa lancée, trop tard pour faire demi-tour. La caissière haussa un sourcil.

« Je suis garé juste devant, dit Jeevan. Je vous rapporte le chariot. »

Fatiguée, la caissière acquiesça. Elle était jeune, une petite vingtaine d'années, avec une frange de cheveux bruns qui lui tombait dans les yeux et qu'elle écartait sans arrêt. Non sans mal, il pilota le caddie incroyablement lourd jusqu'à la sortie et se retrouva dehors, mi-poussant, mi-dérapant dans la neige. Un plan incliné menait à une sorte de petit square agrémenté de bancs et de bacs à fleurs ; le chariot

prit de la vitesse dans la pente, s'embourba dans l'épaisse couche de neige et versa dans l'un des bacs.

Il était vingt-trois heures vingt. La supérette fermait dans quarante minutes. Il imagina le temps qu'il lui faudrait pour monter le chariot à l'appartement de Frank, le décharger, fournir des explications à son frère et le rassurer sur sa santé mentale, avant de pouvoir revenir faire d'autres provisions. Était-ce risqué de laisser le chariot ici quelques minutes ? La rue était déserte. Tout en regagnant l'épicerie, il appela Hua.

« Quelle est la situation ? » Jeevan arpenta rapidement les allées pendant que Hua lui parlait. Un autre pack de bouteilles d'eau – on n'en avait jamais trop – et des conserves en grande quantité, toutes les boîtes de thon, de haricots et de soupe que contenait le rayon, des pâtes, tout ce qui lui semblait pouvoir se garder. L'hôpital était envahi de malades de la grippe, tout comme les autres établissements de la ville. Le service d'ambulances était débordé. Trente-sept patients étaient décédés, parmi lesquels tous les passagers du vol de Moscou et deux infirmières des urgences qui étaient de service à l'arrivée des premiers cas. Jeevan passait de nouveau à la caisse, où l'employée scannait ses nombreux articles. Hua déclara qu'il avait appelé sa femme pour lui dire de quitter la ville sans délai avec les enfants, mais pas en avion. Les événements de la soirée à l'Elgin Theatre semblaient appartenir à une autre vie. La caissière procédait très lentement. Jeevan lui remit une carte de crédit qu'elle scruta comme si elle ne l'avait pas déjà vue dix minutes plus tôt.

« Va chercher Laura et ton frère, insista Hua, et quitte la ville cette nuit.

– Je ne peux pas, avec Frank. À cette heure-ci, je ne pourrai pas louer une voiture aménagée pour le transport d'un fauteuil roulant. »

Pour toute réponse, il entendit un bruit étouffé. Hua toussait.

« Tu es malade ? demanda Jeevan en poussant le chariot vers la sortie.

– Bonsoir, Jeevan. »

Hua raccrocha. Seul dans la neige, Jeevan se sentit comme possédé. Le caddie suivant fut entièrement réservé au papier hygiénique. Celui d'après contenait encore des conserves, mais aussi de la viande surgelée et de l'aspirine, des sacs-poubelle, de l'eau de Javel, du chatterton.

Lors de son troisième ou quatrième passage en caisse, il dit à l'employée : « Je travaille pour une association caritative », mais elle ne faisait guère attention à lui. Elle regardait du coin de l'œil le petit téléviseur, au-dessus du comptoir de développement des photos, en tapant les articles de son client avec des gestes d'automate. À son sixième voyage dans la supérette, Jeevan tenta de joindre Laura mais tomba sur le répondeur.

« Laura, dit-il. Laura... »

Il jugea préférable de lui parler de vive voix, d'autant qu'il était presque minuit moins dix, ce qui n'était pas une heure pour appeler. Il remplit un autre chariot de provisions, arpentant rapidement cet univers qui sentait le pain et les fleurs, cet endroit presque disparu, pensant à Frank dans son appartement du vingt et unième étage, tout là-haut, dans la tempête de neige, avec ses insomnies et son projet de livre, son *New York Times* de la veille et son Beethoven. Jeevan eut désespérément envie de lui

parler. Il décida de téléphoner à Laura plus tard, puis changea d'avis et l'appela sur la ligne fixe, essayant de ne pas croiser le regard de la caissière.

« Jeevan, où es-tu ? » dit-elle d'un ton un rien accusateur. Il tendit à l'employée sa carte de crédit.

« Est-ce que tu regardes les infos, là ? »

– Non, pourquoi ? Je devrais ?

– Il y a une épidémie de grippe, Laura. C'est grave.

– Ce virus en Russie ou je ne sais où ? Je suis au courant.

– Maintenant, il est ici. Et c'est pire qu'on ne l'imaginait. Je viens d'avoir Hua. Il faut que tu quittes la ville. »
Levant les yeux, il saisit le regard que lui lançait la caissière.

« *Il faut ?* Comment ça ? Où es-tu, Jeevan ? »

Il signa le reçu et se débattit avec le chariot pour gagner la sortie, où l'ordre du magasin fit place à la frénésie de la tempête. C'était difficile de diriger le caddie d'une seule main. Il y en avait déjà cinq autres, saupoudrés de neige, garés n'importe comment entre les bancs et les bacs à fleurs.

« Allume la télévision, Laura. »

– Tu sais bien que je n'aime pas regarder le J.T. avant de me coucher. Dis-moi, tu fais une crise de panique ?

– Quoi ? Non. Je vais chez mon frère pour m'assurer qu'il va bien.

– Pourquoi aurait-il un problème ?

– Tu n'écoutes même pas. Tu ne m'écoutes jamais. »

C'était une réflexion dérisoire face à une probable pandémie de grippe, Jeevan en était conscient, mais il ne put résister. Il poussa le chariot contre les autres et regagna le magasin à toute vitesse. « Je n'en reviens pas que tu m'aies abandonné comme ça au théâtre, reprit-il. Tu m'as

planté là pendant que j'administrerais un massage cardiaque à un acteur mort.

– Jeevan, dis-moi où tu es.

– Dans une supérette. » Il était minuit moins cinq. Ce dernier caddie contenait uniquement des produits qui n'étaient pas de première nécessité : légumes, fruits, filets d'oranges et de citrons, thé, café, crackers, sel, gâteaux. « Écoute, Laura, je ne veux pas me disputer. Cette grippe est très grave. C'est du jamais-vu.

– Quoi donc ?

– Cette grippe, Laura. Hua m'a dit qu'elle se propageait à toute allure. Je crois que tu devrais quitter la ville. » Au dernier moment, il ajouta un bouquet de jonquilles.

« Quoi ? Jeevan...

– Tu es en bonne santé, tu prends l'avion et le lendemain tu es morte. Je vais m'installer chez mon frère. Tu ferais mieux de boucler tes valises maintenant et d'aller chez ta mère avant que tout le monde soit au courant et que les routes soient bloquées.

– Jeevan, tu m'inquiètes. Pour moi, c'est de la paranoïa. Je suis désolée de t'avoir laissé en plan au théâtre, mais j'avais la migraine et je...

– S'il te plaît, écoute les informations. Ou alors, va les lire en ligne.

– Jeevan, dis-moi où tu es, je vais...

– Fais ce que je te dis, Laura, je t'en prie. » Il raccrocha, parce qu'il était de nouveau à la caisse et que le moment de parler à Laura était passé. Il faisait tout son possible pour ne pas penser à Hua.

« Nous allons fermer, annonça l'employée.

– C'est mon dernier passage, lui dit-il. Vous devez me prendre pour un dingue.

– J'ai vu pire. » Il l'avait effrayée, de toute évidence. Elle l'avait entendu parler au téléphone, et puis il y avait les nouvelles alarmantes à la télévision.

« J'essaie juste de me préparer.

– À quoi ?

– On ne sait jamais quand une catastrophe peut se produire.

– Ça ? dit-elle en indiquant l'écran. C'était la même chose pour le SRAS. Ils en ont fait toute une histoire, mais ça a vite tourné court. » Elle ne semblait pas totalement convaincue par son affirmation.

« Cette fois, ce n'est pas comme le SRAS. Vous devriez quitter la ville. »

Il avait simplement voulu être honnête, aider la jeune femme si possible, mais il vit tout de suite qu'il avait commis une erreur. Non seulement elle avait peur, mais elle le croyait fou. Elle enregistra ses derniers articles en le regardant droit dans les yeux et, quelques instants plus tard, il se retrouva dehors pendant qu'un jeune homme à barbichette du rayon des produits frais verrouillait les portes derrière lui. Trempé de sueur et en même temps transi, avec ses sept énormes chariots de provisions à pousser dans la neige jusqu'à l'appartement de son frère, il se sentit stupide, angoissé et un peu toqué. Hua rôdait à la lisière de ses moindres pensées.

*

Il lui fallut pratiquement une heure pour acheminer les caddies, un par un, jusque dans le hall du building de son

frère, puis les faire rentrer dans l'ascenseur de service – non prévu à cet effet, ce qui contraignit Jeevan à soudoyer le portier –, puis les monter à tour de rôle au vingt et unième étage.

« Je suis un survivaliste, expliqua-t-il au portier.

– On n'en a pas beaucoup, ici.

– C'est ce qui en fait l'endroit idéal, assura Jeevan, passablement surexcité.

– L'endroit idéal pour quoi ?

– Pour le survivalisme.

– Ah ! » fit le portier.

Soixante dollars plus tard, Jeevan était seul devant l'appartement de son frère, les chariots alignés dans le couloir. Peut-être aurait-il dû s'annoncer, téléphoner de la supérette ? Il était une heure du matin en ce jeudi, le couloir n'était que silence et portes closes.

« Jeevan, dit Frank lorsque celui-ci lui ouvrit. Voilà un plaisir inattendu.

– Je... »

Ne sachant comment s'expliquer, Jeevan recula et, d'un geste vague, indiqua les chariots sans un mot. Frank avança son fauteuil roulant et scruta le couloir.

« Tu as fait les courses, à ce que je vois », dit-il.

L'Elgin Theatre était maintenant désert, à l'exception d'un vigile qui jouait à Tetris sur son portable, dans le hall d'entrée, et du producteur exécutif qui s'était retiré dans un bureau, à l'étage supérieur, pour donner le coup de téléphone redouté. Il fut surpris que l'avocat d'Arthur lui réponde, vu qu'il était une heure du matin ; d'un autre côté, celui-ci résidait à Los Angeles. Les avocats du spectacle travaillaient-ils couramment jusqu'à vingt-deux heures HNP¹ ? Le producteur supposa que leur domaine d'activité devait être inhabituellement concurrentiel. Il transmit la nouvelle de la mort d'Arthur et partit se coucher.

L'avocat, qui avait été un bourreau de travail toute sa vie et qui s'était entraîné à tenir le coup grâce à des siestes énergisantes de vingt minutes, passa deux heures à examiner le testament et tous les mails d'Arthur Leander. Des questions se posaient. Il y avait un certain nombre de détails à régler. Il appela le meilleur ami d'Arthur, qu'il avait rencontré autrefois au cours d'un

1. Heure Normale du Pacifique. (*N.d.T.*)

dîner embarrassant à Hollywood. Dans la matinée, après quelques échanges téléphoniques de plus en plus excédés, le meilleur ami entreprit d'appeler les ex-épouses d'Arthur.

Miranda se trouvait sur la côte sud de la Malaisie quand elle reçut le coup de téléphone. Cadre dans une compagnie de navigation, elle avait été envoyée là-bas afin d'observer pendant une semaine « les conditions sur le terrain », selon la formule de son patron.

« Sur le terrain ? » s'était-elle étonnée.

Leon avait souri. Son bureau, voisin de celui de Miranda, offrait une vue identique sur Central Park. Ils travaillaient ensemble depuis longtemps, plus de dix ans, et avaient survécu ensemble à deux restructurations ainsi qu'à une délocalisation de l'entreprise, transférée de Toronto à New York. Ils n'étaient pas exactement amis, du moins pas au point de se voir en dehors du travail, mais elle considérait Leon comme son allié le plus amical.

« Vous avez raison, je me suis mal exprimé, avait-il répondu. Disons plutôt les conditions sur les flots. »

Cela se passait l'année où douze pour cent de la flotte mondiale mouillait au large de la Malaisie, porte-conteneurs inexploités en raison d'un cataclysme économique. De jour, les imposants navires étaient des silhouettes gris-brun à

la lisière du ciel, indistinctes dans la brume. Entre deux et six hommes par bateau, équipage réduit qui arpentaient les coursives désertes où résonnaient leurs pas.

« On se sent bien seul », déclara l'un d'eux à Miranda quand un hélicoptère de la compagnie la déposa sur le pont, flanquée d'un interprète et d'un chef d'équipe local. La société avait une douzaine de bâtiments ancrés en Malaisie.

« Ils ne sont pas là-bas pour se la couler douce, avait dit Leon. Le chef d'équipe local n'est pas mauvais, mais je veux qu'ils sachent que la compagnie contrôle la situation. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer une armada d'orgies flottantes. »

Il s'avéra que les matelots étaient sérieux, réservés, et craignaient les pirates. Miranda discuta avec un homme qui n'était pas descendu à terre depuis trois mois.

Ce soir-là, sur la plage, au pied de son hôtel, elle fut saisie d'un sentiment de solitude qu'elle ne put s'expliquer. Elle avait cru connaître tout ce qu'il y avait à savoir sur ce vestige de flotte, mais elle n'était pas préparée à sa beauté. Les navires étaient éclairés pour prévenir les risques de collision dans l'obscurité et, en les regardant au loin, elle avait l'impression d'être échouée sur le rivage : cet embrasement de lumières, à l'horizon, était à la fois rempli de mystère et incroyablement distant, un royaume de conte de fées. Miranda, qui attendait un appel d'une amie, tenait son portable à la main ; mais quand l'appareil se mit à vibrer, elle ne reconnut pas le numéro qui s'affichait sur l'écran.

« Allô ? »

Non loin de là, un couple conversait en espagnol. Elle étudiait cette langue depuis plusieurs mois et comprenait un mot sur trois ou quatre.

« Miranda Carroll ? » Une voix d'homme, presque familière et très britannique.

« Oui, qui est à l'appareil ?

– Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, mais nous nous sommes rencontrés brièvement il y a quelques années, lors d'une réception à Cannes. Clark Thompson. Un ami d'Arthur.

– Nous nous sommes revus par la suite, dit-elle. Vous êtes venu dîner chez nous à Los Angeles.

– Oui, bien sûr, comment ai-je pu l'oublier... ? » Il ne l'avait nullement oublié, comprit-elle. Il faisait simplement preuve de tact. Clark s'éclaircit la gorge. « Miranda, je crains d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Vous devriez peut-être vous asseoir. »

Elle resta debout. « Dites-moi.

– Miranda, Arthur est décédé hier soir d'une crise cardiaque. » Sur la mer, les lumières se brouillèrent, devinrent une rangée de halos qui se chevauchaient. « Je suis navré. Je ne voulais pas que vous l'appreniez par les journaux.

– Mais je l'ai vu tout récemment, s'entendit-elle murmurer. J'étais à Toronto il y a deux semaines.

– Oui, c'est difficile à concevoir. » De nouveau, il se racla la gorge. « C'est un choc, c'est... Je le connaissais depuis l'âge de dix-huit ans. Ça me paraît impossible, à moi aussi.

– S'il vous plaît, que pouvez-vous me dire de plus ?

– Eh bien, j'espère que vous ne me jugerez pas irrespectueux, mais je pense que cette fin lui aurait paru appropriée, car il est mort en scène. Apparemment, il a été terrassé par un infarctus au quatrième acte du *Roi Lear*.

– Il s'est juste effondré... ?

– À ce qu'on m'a raconté, il y avait dans le public deux médecins qui ont tenté de le sauver quand ils ont compris ce qui se passait, mais il n'y avait rien à faire. Il a été déclaré mort à son arrivée à l'hôpital. »

Voilà donc comment ça se termine, pensa-t-elle après avoir raccroché, et elle fut apaisée par tant de banalité. Vous recevez un coup de fil, dans un pays étranger, et on vous annonce que l'homme avec qui vous aviez autrefois pensé vieillir a quitté cette terre.

Non loin d'elle, la conversation en espagnol se poursuivait dans l'obscurité. Les bateaux brillaient toujours à l'horizon ; il n'y avait toujours pas un souffle de vent. À New York, c'était le matin. Elle imagina Clark, dans son bureau de Manhattan, reposant le combiné. Cela se passait le dernier mois de l'époque où il était possible, en appuyant sur les touches d'un téléphone, de parler avec une personne qui se trouvait à l'autre extrémité du globe.

Liste non exhaustive :

Plus de plongeurs dans des piscines d'eau chlorée éclairées en vert par en dessous. Plus de matchs de base-ball disputés à la lumière des projecteurs. Plus de luminaires extérieurs, sur les vérandas, attirant des papillons de nuit les soirs d'été. Plus de trains filant à toute allure sous la surface des métropoles, mus par la puissance impressionnante du troisième rail. Plus de villes. Plus de films, sauf rarement, sauf avec un générateur noyant la moitié des dialogues – et encore, seulement les tout premiers temps, jusqu'à ce que le fuel pour les générateurs s'épuise, parce que l'essence pour voitures s'évente au bout de deux ou trois ans. Le carburant d'aviation dure plus longtemps, mais c'était difficile de s'en procurer.

Plus d'écrans qui brillent dans la semi-obscurité lorsque des spectateurs lèvent leurs portables au-dessus de la foule pour photographier des groupes en concert. Plus de scènes éclairées par des halogènes couleur bonbon, plus d'électro, de punk, de guitares électriques.

Plus de produits pharmaceutiques. Plus aucune garantie de survivre à une égratignure à la main, à une morsure de chien, à une coupure qu'on s'est faite au doigt en éminçant des légumes pour le dîner.

Plus de transports aériens. Plus de villes entrevues du ciel à travers les hublots, scintillement de lumières ; plus moyen d'imaginer, neuf mille mètres plus bas, les vies éclairées en cet instant par lesdites lumières. Plus d'avions, plus d'hôtesse vous priant de bloquer votre tablette en position relevée – non, ce n'était pas vrai : il y avait encore des avions, çà et là, cloués au sol sur des pistes d'envol et dans des hangars. La neige s'amoncelait sur leurs ailes. Les mois d'hiver, ils faisaient d'excellents garde-manger. En été, les appareils immobilisés à proximité de vergers étaient remplis de cageots de fruits qui se déshydrataient à la chaleur. Des adolescents s'y faufilaient pour faire l'amour. Des traînées de rouille zébraient les carlingues.

Plus de pays, les frontières n'étant pas gardées.

Plus de pompiers, plus de police. Plus d'entretien des routes ni de collecte des ordures. Plus de navettes spatiales décollant de Cap Canaveral, du cosmodrome de Baïkonour, de Vandenberg, de Plessetsk, de Tanegashima, traçant dans l'atmosphère des sillons incandescents.

Plus d'internet. Plus de réseaux sociaux, plus moyen de faire défiler sur l'écran des litanies de rêves, d'espoirs fiévreux, des photos de déjeuners, des appels à l'aide, des expressions de satisfaction, des mises à jour sur le statut des relations amoureuses grâce à des icônes en forme de cœur – brisé ou intact –, des projets de rendez-vous, des

supplications, des plaintes, des désirs, des photos de bébés déguisés en ours ou en poivrons pour Halloween. Plus moyen de lire ni de commenter les récits de la vie d'autrui et de se sentir ainsi un peu moins seul chez soi. Plus d'avatars.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Vingt ans après la fin des transports aériens, les caravanes de la Symphonie Itinérante avançaient lentement sous un ciel chauffé à blanc. C'était la fin juillet et le thermomètre vieux de vingt-cinq ans accroché à l'arrière du véhicule de tête indiquait 106° Fahrenheit, 41° Celsius. Ils se trouvaient à proximité du lac Michigan mais ne pouvaient pas le voir d'où ils étaient. Les arbres se resserraient sur les côtés de la route ; d'autres émergeaient de fissures dans la chaussée, frêles arbustes ployant au passage des caravanes, leurs feuilles caressant les jambes des chevaux et des humains. La canicule sévissait sans répit depuis une semaine.

La plupart des membres de la troupe allaient à pied pour réduire la charge des chevaux, qu'il fallait laisser se reposer à l'ombre un peu trop fréquemment à leur goût. La Symphonie ne connaissait pas bien ce territoire et voulait le quitter au plus vite, mais la rapidité était impossible par cette chaleur. Ils cheminaient lentement, armes à la main ; les acteurs récitaient leurs répliques, les musiciens essayaient d'ignorer les acteurs, des éclaireurs guettaient le moindre